

Libretto

SOPHIE KOVALEVSKAÏA

UNE NIHILISTE

récit

Traduit du russe et présenté par
MICHEL NIQUEUX

Libretto

Titre original :
Nigilistka

© Éditions Phébus, Paris, 2004, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-188-4

INTRODUCTION

NIHILISME, FÉMINISME ET MATHÉMATIQUES

*Schast'ja bez podviga net*¹.

« Que faire ? » L'éternelle « question russe » (avec « À qui la faute ? ») est ici énoncée de façon personnelle et presque kantienne : « Que puis-je faire ? » pour donner un but à ma vie, « être utile à la “cause” » (de la liberté et de la justice). Cette question existentielle, une jeune aristocrate russe la pose de but en blanc, en 1874, à la narratrice de ce petit roman – *alter ego* de Sophie Kovalevskaja, célèbre mathématicienne et féministe (1850-1891).

Une nihiliste est un roman de formation, l'histoire de la maturation politique et sentimentale de la fille d'un grand seigneur campagnard, éduquée en vase clos en attendant de devenir une *Miss* modèle puis une brillante femme du monde. Les langues des paysans qui se délient après la promulgation de l'acte d'affranchissement de février 1861, la lecture des vies de martyrs chrétiens, puis les entretiens avec un professeur de Pétersbourg relégué dans sa propriété à cause de ses idées libérales ouvrent les yeux de l'héroïne, Vera Barantsova, sur les réalités de son pays et font naître en elle le désir enflammé de « se consacrer à la cause ». Après s'être éprise de son mentor, que la mort lui enlèvera, Vera « monte » à Saint-Pétersbourg

1. « Il n'est de bonheur sans haut fait. » Boris Pasternak, « Le pain », 1956 ; traduction de Michel Aucouturier (*Ma sœur la vie et autres poèmes*, Paris, Gallimard, 1982).

dans l'espoir d'y rejoindre la « grande armée clandestine » de ceux qui s'attellent à la « destruction du despotisme et de la tyrannie ». En vain, jusqu'à ce que s'ouvre un grand procès de « révolutionnaires¹ ». Vera assiste aux séances du procès, se lie avec les familles des détenus, et va enfin satisfaire son désir de se sacrifier en trouvant le moyen (que nous ne dévoilerons pas ici, mais qui correspond à la réalité juridique de l'époque) d'alléger le sort d'un jeune « criminel politique » juif condamné à vingt ans de réclusion en forteresse, autant dire à la mort. À la suite d'une scène assez cocasse, Vera obtient l'autorisation de suivre le condamné en Sibérie, marchant ainsi sur la trace de ces officiers décembristes de 1825 que leurs femmes aristocrates accompagnèrent courageusement en Sibérie.

Martyre des temps modernes, Vera accomplit l'« exploit » (*podvig*, au sens religieux d'exploit ou d'avancement spirituel) auquel elle aspirait. La dimension religieuse du mouvement révolutionnaire russe, même lorsqu'il se veut athée, a souvent été relevée, et elle apparaît bien ici, avec l'amour du prochain, le rêve d'un royaume de Dieu établi ici-bas et placé sous le signe de la justice et de la fraternité, de l'esprit de sacrifice et de l'ascétisme personnel². Vera Figner, membre de l'organisation terroriste « La Volonté du peuple », écrit dans

1. S. Kovalevskaïa s'inspire du « procès des 193 » qui se déroula d'octobre 1877 à janvier 1878, auquel elle avait assisté : les inculpés étaient pour la plupart des étudiants, qui, désireux de passer de la théorie à la pratique, étaient en 1874 « allés au peuple » pour mieux le connaître et pour lui porter la bonne nouvelle, c'est-à-dire l'instruire de son état d'exploité et l'inciter à se rebeller ; voir le roman de Tourgueniev *Terres vierges* (1877). Deux à trois mille d'entre eux furent arrêtés, 770 furent déferés devant la justice. Voir F. Venturi, *Les Intellectuels, le peuple et la révolution. Histoire du populisme russe au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1972.

2. Voir S. Bulgakov, « *Geroizm i podvizhnichestvo* » (« Héroïsme et sainteté »), in *Vëxi (Les Jalons)*, 1909 ; G. Nivat, « Aspects religieux de l'athée russe », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXIX (3-4), 1988.

ses *Mémoires*: «Les concepts et les sentiments chrétiens, les idées sur la sainteté de l'ascétisme et du sacrifice, tout cela me porta vers la doctrine nouvelle... C'était elle la véritable mission apostolique de notre temps¹.»

Vera veut dire «foi». Vera Figner (1852-1942), Vera Zassoulitch (1849-1919), une autre révolutionnaire, Vera Pavlovna, l'héroïne du roman de Tchernychevski *Que faire?* (1863), parangon de l'émancipation féminine, portent ce prénom. Et la Vera de notre récit a un prototype réel, Vera Gontcharova, une nièce de la femme de Pouchkine, qui était intervenue de la même manière en faveur d'un inculpé du «procès des 193».

Mais en quoi cette héroïne, qui est presque une sainte, est-elle une «nihiliste»? C'est Tourgueniev qui a popularisé en Russie le terme de nihiliste, avec son roman *Père et Fils* (1862). Bazarov, un étudiant en médecine, est qualifié par son contradicteur de «nihiliste», car c'est «un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui ne fait d'aucun principe un article de foi, quel que soit le respect dont ce principe est auréolé» (chap. V). Ce qualificatif, qui se voulait méprisant, sera repris comme un étendard par des émules ou des admirateurs de Bazarov, et notamment le critique radical Pisarev². Dans la première moitié des années 1860, le nihilisme désigne en Russie moins une idéologie qu'une attitude que nous qualifierions maintenant de contestataire: rejet de l'autorité

1. Vera Figner, *Mémoires d'une révolutionnaire*, Paris, Denoël Gonthier, 1973, p. 237.

2. Sur le nihilisme russe des années 1860, voir A. Coquart, *Dmitri Pisarev (1840-1868) et l'idéologie du nihilisme russe*, Paris, Institut d'Études slaves, 1946; N. Berdiaev, *L'Idée russe*, Tours, Mame, 1969; W. Bannour, *Les Nihilistes russes: N. Tchernychevski, N. Dobrolybov, D. Pisarev*, Paris, Aubier Montaigne, 1974; id., *Les Nihilistes russes*, Paris, Anthropos, 1978; M. Confino, «Révolte juvénile et contre-culture: les nihilistes russes des "années 60"», *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXXI (4), 1990.

des parents, de l'Église, de l'État, matérialisme, positivisme, priorité donnée aux études scientifiques (médecine, biologie), négation du romantisme et de l'idéalisme des années 1840 et même du sentiment amoureux, code vestimentaire distinctif (cheveux courts, lunettes bleues, cape à la Garibaldi pour les jeunes filles, cheveux longs et bottes pour les jeunes gens – le nihilisme touchant surtout les étudiants, en majorité d'origine noble, de dix-huit à vingt-cinq ans). Le féminisme naissant s'exprime par la revendication de l'égalité des sexes et de l'accès des femmes à l'enseignement supérieur. Il s'agit d'une révolte individualiste contre le despotisme moral. Le prince Kropotkine, devenu le père du socialisme anarchiste, a bien défini ce qu'était ce nihilisme, qui n'a rien de commun avec le nihilisme philosophique de Schopenhauer ou de Nietzsche, ni avec le nihilisme contemporain, négation du sens et du sujet :

«Tout d'abord, le nihiliste déclarait la guerre à tout ce qu'on peut appeler “les mensonges conventionnels de la société civilisée”. La sincérité absolue était sa marque distinctive [...]. Il refusait de se plier devant toute autre autorité que la raison [...]. Il rompit, naturellement, avec les superstitions de ses pères, et ses idées philosophiques furent celles du positivisme, de l'agnosticisme, de l'évolutionnisme à la façon de Spencer¹ ou du matérialisme scientifique. L'art était soumis avec la même rigueur à cette critique négative. Ces continuel bavardages sur la beauté, l'idéal, l'art pour l'art, l'esthétique,

1. Dans le roman, le mentor de Vera, Vassiltsev, lui fait lire Spencer. Herbert Spencer (1820-1903), sociologue et philosophe anglais, était un apologiste de l'individualisme et de la concurrence sociale («darwinisme social»), et un précurseur de la pédagogie moderne. S. Kovalevskaja l'avait rencontré à Londres en 1869 chez G. Eliot et avait hardiment défendu devant lui ses idées féministes.

etc. [...] ne lui inspiraient que du dégoût. [...] Tout mariage sans amour, toute familiarité sans amitié étaient condamnés. [Le nihiliste] désirait trouver dans la femme une camarade, une personnalité humaine – non une poupée ou un mannequin – et il se refusait absolument à ces menus témoignages de politesse dont les hommes entourent celles qu'ils aiment tant à considérer comme *le sexe faible*¹.»

Les «hommes nouveaux» (hommes et femmes) du célèbre roman utopique de Tchernychevski *Que faire?* sont des modèles de «nihilistes» des années 1860, qui eurent une influence considérable sur l'émancipation de la jeunesse russe. La nihiliste de Kovalevskaïa prend place aux côtés des portraits de «nihilistes» donnés par Tourgueniev, Tchernychevski, Stepniak-Kravtchinski², Ethel Voynich³, V. Sleptsov et d'autres. Par opposition, plusieurs romans «antinihilistes⁴» présenteront des descriptions plus ou moins caricaturales de

1. P. Kropotkine, *Autour d'une vie. Mémoires*, Paris, Stock, 1921, t. 2, p. 305-308.

2. Après avoir assassiné le 4 août 1878 le chef de la police politique de Saint-Pétersbourg, S. Stepniak-Kravtchinski (1851-1895) émigra à Londres. Il écrivit en 1889, en anglais, un roman sur les années 1870 intitulé *Career of a Nihilist* (édité en russe à Genève en 1898 sous le titre *André Kojoukhov*) et traduisit *Une nihiliste* de S. Kovalevskaïa en anglais, sous le titre *Véra Barantsova* (Londres, 1895).

3. Ethel Lilian Voynich (1864-1960), écrivain anglais, auteur d'un roman célèbre en Russie, *The Gadfly (Le Taon, 1897)*, inspiré par Giuseppe Mazzini. Elle connaissait bien Stepniak-Kravtchinski et écrivit en 1904 un roman: *Olive Latham*, dont le sujet ressemble à celui d'*Une nihiliste*.

4. En français, on lira *Vers nulle part* (1864) de N. Leskov (trad. L. Jurgenson, Paris, L'Âge d'homme, 1998), *La Falaise* (1869) de I. Gontcharov (Paris, Plon, 1953; Paris, Julliard, 1992), *Les Démon*s de Dostoïevski (1872), *Marina* (1873) de B. Markevitch (adapté par E. Jaubert, Paris, 1910). Voir Ch. Moser, *Antinihilism in the Russian Novel of the 1860s*, La Haye, 1964.

ces nihilistes, de leur terrorisme intellectuel, et surtout de leurs « communes » (en général des appartements en colocation).

Après la période de la contestation individuelle et de l'émancipation personnelle, les nihilistes se tournent au début des années 1870 vers le « peuple », c'est-à-dire, essentiellement, les paysans : c'est la période des « propagandistes », de la « marche au peuple » évoquée par Sophie Kovalevskaïa au chapitre IX de son roman. Comme l'écrit Stepniak-Kravtchinski, « de 1873 à 1875, le type du propagandiste fut plutôt religieux que révolutionnaire. Sa foi, c'était le socialisme, son Dieu – le peuple. Il allait au martyre avec la sérénité d'un chrétien des premiers siècles¹ ». L'échec de cette campagne des « populistes » conduisit à une scission du mouvement et à la formation, en 1879, d'une aile radicale (La Volonté du peuple) qui va avoir recours au terrorisme politique. Le 1^{er} mars 1881, Alexandre II, le « tsar libérateur » devenu réactionnaire par crainte des révolutionnaires, est assassiné. Le terrorisme ne connaîtra plus de répit en Russie jusqu'à la révolution de 1917². Ce sont ces terroristes qui seront appelés *nihilistes* en Occident : quantité d'articles, d'études et de romans mettent en scène le « parti » ou la « secte nihiliste » russe : *Le Roman d'une nihiliste* d'Ernest Lavigne (1879), *Vera ou les nihilistes*, première pièce d'Oscar Wilde (1880), *La Russie rouge* de V. Tissot (1880), *Tartarin sur les Alpes* d'A. Daudet (1885), *Le Nimbe noir* de Péladan (1907)³...

1. Stepniak, *La Russie souterraine*, Paris, 1885, p. 51.

2. Voir Boris Savinkov, *Le Cheval blême. Journal d'un terroriste*, traduit et présenté par M. Niqueux, Paris, Phébus, 2003.

3. Plusieurs études prémonitoires ont paru en 1879-1880 : Prince Jozef Lubomirski, *Le Nihilisme en Russie*, Paris, 1879 ; P. Frédé, *La Russie et le nihilisme*, Paris, 1880 ; E. Lavigne, *Introduction à l'histoire du nihilisme russe*, Paris, 1880 ; A. Leroy-Beaulieu, « Le parti révolutionnaire et le nihilisme », *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1880. Sur les femmes « nihilistes », voir *Quatre femmes terroristes contre le tsar*, textes réunis et présentés par Christine Fauré et traduits par Hélène Châtelain, Paris,

En présentant une « nihiliste » qui n'a rien d'une virago, d'une pétroleuse ou d'une « bombiste », d'une jeteuse de bombes, bien que son maximalisme eût pu la mener sur cette voie, Sophie Kovalevskaja démythifie le mot et rejette l'amalgame nihiliste = terroriste. Elle montre aussi à ses contemporains radicaux que d'autres voies, non violentes, sont possibles : « Elle ne comprenait pas, dit la narratrice au sujet de Vera, qu'on pouvait aussi être utile par d'autres moyens tout simples. » La distance ironique que la narratrice met entre elle et son héroïne qui aspire au martyr indique bien le refus par l'auteur de tout extrémisme.

Une vraie nihiliste (au sens de contestataire des années 1860), et non une nihiliste-terroriste, c'est Sophie Kovalevskaja qui le fut : « Je suis russe, et par là même, suspecte de nihilisme (ce qui en l'occurrence n'est pas éloigné de la réalité) », écrivait-elle en 1883 au leader social-démocrate allemand G. Vollmar. Comment cette jeune fille de bonne famille noble, qui vécut jusqu'à dix-huit ans au fin fond de sa province de Vitebsk, dans le domaine paternel de Pali-bino, avait-elle pu être « contaminée » par le nihilisme ? Son père, le lieutenant général V. V. Korvin-Kroukovski, était un noble lituanien russifié, descendant, disait-on, du roi de Hongrie Mathias Corvin (xv^e siècle). Il avait commandé l'arsenal de Moscou. Son grand-père maternel était mathématicien, et son arrière-grand-père (F. I. Schubert), venu d'Allemagne au xviii^e siècle, un astronome célèbre. La formation de Sophie Kovalevskaja nous est connue d'après ses *Souvenirs d'enfance*¹, remarquable roman d'apprentissage qui

François Maspero, 1978 ; Marie-Claude Burnet-Vigniel, *Femmes russes dans le combat révolutionnaire*, Paris, Institut d'Études slaves, 1990.

1. Ces *Souvenirs* ont d'abord été publiés en suédois en 1889, à la troisième personne (*Les sœurs Raevski*) puis en russe (à la première personne)

ressemble à celui de notre « nihiliste », et précieuse évocation du mode de vie et des principes pédagogiques de la noblesse patriarcale de province.

L'influence la plus forte sur la formation de Sophie fut celle de sa sœur aînée, Anna (1843-1887). Cette grande lectrice de romans de chevalerie anglais, fascinée aussi par l'*Imitation de Jésus-Christ*, avait été initiée en 1863 aux idées progressistes et matérialistes par le fils du prêtre du village : parti, après le séminaire, étudier les sciences naturelles à Saint-Petersbourg, il en était revenu en racontant que l'homme descendait du singe et que l'âme n'existait pas. Son père aspergea en vain d'eau bénite ce nihiliste typique¹. La revue de Nekrassov, *Le*

en 1890 dans *Le Messager de l'Europe*. La *Biographie de Sofia Kovalevskaïa* par Anne-Charlotte Leffler, publiée en russe en 1893, en constitue le complément. Ces deux textes furent traduits en français chez Hachette (1895, 1907) et ont été réédités en 1993 avec une introduction de Jacqueline Détraz, centrée sur l'itinéraire mathématique de Sophie Kovalevskaïa (J. Détraz, *Kovalevskaïa : l'aventure d'une mathématicienne*, Paris, Belin, 1993 ; par la suite, les références *Souvenirs...* ou Leffler renvoient à cette édition). Il existe plusieurs biographies de S. Kovalevskaïa, en russe et en anglais (P. Polubarinova-Kotchina, S. Straikh, Don H. Kennedy). La meilleure est celle d'Ann Hibner Koblitz, *A Convergence of Lives : Sofia Kovalevskaia, Scientist, Writer, Revolutionary* (Rutgers University Press, 1993) ; on lira encore, du même auteur : *Science, Women, and Revolution in Russia*, Harvard Academic Publishers, 2000.

1. « Ce n'est pas par hasard que les jeunes séminaristes, les enfants de prêtres sortis de l'école orthodoxe, jouèrent un grand rôle dans l'histoire du nihilisme. Dobrolioubov et Tchernychevski étaient fils d'archiprêtres et avaient étudié au séminaire. Les rangs de l'intelligentsia de gauche furent peuplés de transfuges des classes ecclésiastiques. Il y a à ce phénomène une double explication. La formation qu'ils avaient reçue les préparait à cette négation ascétique du monde ; d'autre part, ils entendaient autour d'eux, en ce milieu du siècle, gronder une révolte indignée contre la décadence de l'orthodoxie, la dispersion de l'être spirituel, l'obscurantisme où croupissait l'enseignement religieux. [...] Leur soif de justice sociale, puisée aux sources du christianisme, est un besoin irrésistible. » (N. Berdiaev, *Les Sources et le sens du communisme russe*, Paris, Gallimard, Idées, 1963, p. 88-89.)

Contemporain, bastion de la critique et de la littérature démocratique, pénètre grâce à lui à Palibino, ainsi qu'un exemplaire de *La Cloche* de Herzen, éditée à Londres et interdite en Russie. Anna délaisse les plaisirs mondains, s'habille simplement, apprend à lire aux enfants des domestiques, s'entretient avec les paysannes. Les idées nouvelles pénètrent aussi par l'intermédiaire d'un oncle, que Sophie adore, ouvert au progrès social et technique, qui dévore la *Revue des Deux Mondes* et divers journaux qui arrivaient une fois par semaine. Les échos de l'insurrection polonaise de 1863 parviennent jusqu'à Palibino, et Sophie (âgée de treize ans !) rêve d'y prendre part.

En 1864, Anna avoue à sa sœur qu'elle a envoyé en secret à Dostoïevski deux récits. Ceux-ci sont publiés (sous un pseudonyme) dans sa revue *L'Époque*. Ils reflètent la quête du sens de la vie par la génération des années 1860 avec des héros qui meurent sans avoir pu réaliser leur idéal altruiste. Deux semaines plus tard, Dostoïevski envoie à Anna l'argent de sa nouvelle en s'excusant du retard, et en justifiant les quelques coupures effectuées (« savoir biffer est le plus grand art de l'écrivain »). Mais la lettre est interceptée par le général Korvin, et il en résulte un beau scandale : « Aujourd'hui tu vends ta prose ; le temps viendra peut-être où tu te vendras toi-même ! » La lecture du récit, cependant, l'attendrit, et quand, au printemps 1865, Anna et Sophie, chaperonnées par leur mère, séjournent à Saint-Petersbourg, Dostoïevski est invité. Veuf depuis peu, l'écrivain fait la cour à Anna, qui doit lui rappeler (« en plus distingué », dit J. Frank, biographe de Dostoïevski¹) sa maîtresse nihiliste et féministe de 1862-1863, Apollinaria Souslova. Sophie, qui ne quitte pas sa sœur, est

1. Voir J. Frank, *Dostoïevski : les années miraculeuses (1865-1871)*, Arles Solin/Actes Sud, 1998 ; J. Catteau, *La Création littéraire chez Dostoïevski*, Paris, Institut d'Études slaves, 1978. Les souvenirs de Sophie Kovalevskaja sur Dostoïevski figurent dans *Dostoïevski vivant*, Paris, Gallimard, 1972. Aglaé, dans *L'Idiot*, a des traits d'Anna Korvina.

secrètement amoureuse de l'écrivain et souffre. Bientôt Dostoïevski déclarera son amour à Anna. Flattée mais lucide, elle le repousse et avoue à sa sœur qu'elle « ne ressemble en rien à la femme dont il a besoin. Son épouse doit se consacrer entièrement à lui, lui donner toute sa vie, penser seulement à lui ». Dostoïevski trouvera l'âme sœur un an plus tard, mais conservera de très bonnes relations, personnelles et épistolaires, avec les deux sœurs Korvin-Kroukovski.

Avec leurs idées avancées, Anna et Sophie n'ont aucune envie de rester à Palibino à attendre qu'on leur présente un prince charmant. Pour échapper au joug familial, les nihilistes ont trouvé une solution : le « mariage fictif », ou plutôt, car ces mariages étaient bel et bien célébrés à l'église, le mariage blanc. Le but était de « libérer » la jeune fille de la tutelle familiale, en la laissant ensuite (en principe) vivre à sa guise ; souvent la chasteté était vécue comme un idéal entre « frère » et « sœur », parfois l'amour venait par la suite, ou bien des triangles amicaux se formaient. C'est la conduite qu'avait donnée en exemple le roman de Tchernychevski *Que faire ?* qui s'inspirait de la réalité et qui sera à son tour imité, la fiction servant souvent en Russie de modèle à la réalité¹. Ainsi, en 1872, c'est le jeune « populiste » S. Sinégoub qui va demander en mariage la fille d'un pope de campagne qu'il n'a jamais vue de sa vie mais que ses camarades l'ont chargé de libérer. Le récit qu'il fait de son « exploit » (*podvig*) est captivant. Longtemps les deux jeunes gens n'osèrent

1. N. Tchernychevski, *Que faire ?* traduction de D. Sesemann, Paris, éditions des Syrtes, 2000. Voir aussi les lettres de M. Setchenova à V. O. Kovalevski, *Zvenia* 3-4, 1934 ; I. Paperno, *Chernychevsky and the Age of Realism: A Study in Semiotics of Behavior*, Stanford University Press, 1988 ; R. Stites, *The Women's Liberation Movement in Russia. Feminism, Nihilism, and Bolshevism, 1860-1930*, Princeton, University Press, 1978 ; Carolina de Maegd-Soëp, *The Emancipation of Women in Russian Literature and Society: a contribution to the knowledge of the Russian society during the 1860's*, Ghent State University, 1978.

s'avouer qu'ils s'aimaient, tant était grand leur scrupule de violer le contrat initial... Condamné à neuf ans de bagne au «procès des 193», Sinégoub sera accompagné par sa femme en Sibérie. Les jeunes filles de la noblesse obtenaient, par le mariage fictif, un passeport et partaient en Allemagne ou en Suisse pour entreprendre des études scientifiques ou médicales auxquelles elles n'avaient pas accès en Russie. Telles sont les «nihilistes» des années 1860.

C'est la voie que décida de suivre Anna. En 1868, elle alla démarcher, avec Sophie et une amie, un jeune professeur d'université qui ne fut pas autrement étonné, mais qui refusa l'aventure. Elles jetèrent alors leur dévolu sur Vladimir Onoufriévitch Kovalevski (1843-1883). Fils d'un petit propriétaire polonais (marié à une Russe) de la province de Vitebsk, Vladimir (Waldemar), après des études de droit, avait participé à l'insurrection polonaise de 1863 et à la campagne de Garibaldi en 1866 ; il avait été précepteur de la fille de Herzen à Londres, il traduisait et éditait les ouvrages de base du nihilisme : Darwin (il était «le plus cher ami russe» de Darwin, et Sophie participera à ses traductions), Ch. Lyell, A. Brehm, K. Vogt, J. Moleschott, J.-S. Mill, Platon, etc. Il accepta la proposition... mais demanda à choisir Sophie, chez qui il avait décelé un vif amour de la science. Le père ne put que se plier à la farouche volonté de sa fille et le mariage fut célébré en septembre 1868 à Palibino. Kovalevski introduisit Sophie dans les milieux «nihilistes» de Saint-Petersbourg. Elle y fit notamment la connaissance de Nadejda Souslova (1843-1918), première femme russe médecin (docteur de l'université de Zurich), sœur de l'amante de Dostoïevski et auteur elle aussi de quelques récits «nihilistes»¹.

1. Voir Peter C. Pozefsky, «Love, Science, and Politics of *Shestidesiat-nitsy* N. P. Suslova and S. V. Kovalevskaïa», *The Russian Review* 58, 1999.

En mai 1869, Sophie partait pour l'Allemagne, accompagnée de sa sœur Anna et de son « frère » de mari, et dotée par son père de vingt mille roubles. Vladimir devait aller étudier la paléontologie dans diverses universités (Vienne, Iéna), tandis que Sophie se consacrait aux mathématiques, d'abord à Heidelberg puis à Berlin. Sa curiosité pour cette science avait été éveillée dès l'enfance par des cours lithographiés de calcul intégral et différentiel qui tapissaient, faute de mieux, les murs de sa chambre :

« Je me rappelle avoir passé des heures entières, dans mon enfance, devant ce mur mystérieux, cherchant à déchiffrer quelques phrases isolées et à retrouver l'ordre dans lequel ces feuilles devaient se suivre. Cette contemplation prolongée et quotidienne finit par graver dans ma mémoire l'aspect matériel de beaucoup de ces formules, et le texte, quoique incompréhensible au moment même, laissa une trace profonde dans mon cerveau. » (*Souvenirs*, p. 73.)

À Berlin, pendant quatre ans, le mathématicien Karl Weierstrass (1815-1897), le meilleur analyste de son époque, donne à Sophie des cours privés (l'université de Berlin n'acceptait pas les femmes) et la reçoit dans sa famille comme sa propre fille¹. Indifférente aux choses de la vie quotidienne, à la nourriture comme à sa mise, dépourvue d'esprit pratique, elle ne vit que pour les mathématiques, tout en recherchant et repoussant à la fois l'affection de son mari. En 1874, l'université de Göttingen lui décerne *in absentia*, au vu de trois dissertations (au lieu d'une seule pour les hommes), le grade de docteur *summa cum laude* (avec les félicitations du jury²) :

1. La correspondance Kovalevskaïa-Weierstrass (1871-1891) a été publiée à Moscou en 1973 et à Berlin en 1993 (éd. R. Bölling).

2. Les travaux de Sophie Kovalevskaïa portaient sur les équations aux dérivées partielles (théorème de Cauchy-Kovalevski), sur les fonctions abéliennes et sur la forme des anneaux de Saturne. Voir Roger

elle devient ainsi la première femme docteur en mathématiques.

Entre-temps Sophie avait fait une escapade en France, attirée par la Commune, qui semblait devoir réaliser ses idéaux et dans laquelle sa sœur jouera un rôle de premier plan. Celle-ci avait très vite quitté Sophie pour rejoindre Paris à l'insu de ses parents. Elle y avait fait la connaissance de la féministe Andrée Léo (toutes deux fonderont le journal *La Sociale* au moment de la Commune). Anna s'était liée aussi avec Victor Jaclard (1840-1903), professeur de mathématiques, docteur en médecine, militant blanquiste, franc-maçon, membre de l'Internationale¹. En 1870, elle l'avait suivi à Genève, où il avait dû se réfugier. Anna y avait retrouvé là nombre de révolutionnaires russes en exil, parmi lesquels Elisabeth Dmitrieff, leur voisine de Saint-Pétersbourg (née en 1851), qui avait mis toute sa fortune au service de la « cause ». Toutes les deux sont parmi la dizaine de fondateurs de la section russe de la Première Internationale et sont en contact avec Marx (à Londres).

En 1871, le Paris insurgé va être le rendez-vous de toutes ces jeunes Russes aristocrates et révolutionnaires. Elisabeth Dmitrieff est l'une des fondatrices et l'une des principales dirigeantes de l'« Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés² ». Avec son écharpe rouge, sa cape noire et sa ceinture de pistolets, elle est l'égérie de la Commune. Anna, dont le « mariage républicain » avec Jaclard a

Cooke, *The Mathematics of Sofya Kovalevskaya*, New York, Springer Verlag, 1984.

1. M. Ergot, J. Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, Paris, Éditions ouvrières, t. VI, 1969.

2. Voir S. Braibant, *Elisabeth Dmitrieff, aristocrate et pétroleuse*, Paris, Belfond, 1993.

été célébré par Benoît Malon le 27 mars, travaille au Comité de vigilance des citoyennes de Montmartre, qui s'occupe de questions d'éducation. Selon Louise Michel, elle se conduisit en « héroïne ». Sophie et son mari, après avoir réussi à franchir les lignes prussiennes, vivront la Commune pendant trente-huit jours, du 5 avril au 12 mai (la Commune avait été proclamée le 28 mars, et le 2 avril commença l'attaque de Paris par les troupes versaillaises qui devait durer du 2 avril au 21 mai). Sophie, rapporte son amie Leffler, « aurait voulu raconter une nuit dans une ambulance, où sa sœur et elle firent le service des blessés, avec des jeunes filles rencontrées jadis à Pétersbourg, et qu'elles retrouvèrent là. [...] Les bombes tombaient autour d'elle sans lui causer aucune frayeur ; au contraire, son cœur battait de joie à l'idée de vivre en plein drame, en pleine histoire ».

De retour à Berlin, Sophie et son mari apprirent l'arrestation de Jaclard. Ils revinrent à Paris, où se rendirent également les parents de Sophie. Le général Kroukovski serait intervenu auprès de Thiers. Toujours est-il que Jaclard réussit à s'échapper le 1^{er} octobre du dépôt des Chantiers et passa en Suisse avec le passeport de son beau-frère. Il fut condamné par contumace, tout comme Anna, aux travaux forcés à perpétuité (ils seront amnistiés en 1879). Après trois ans passés à Zurich aux frais du père d'Anna (qui leur donne mille roubles par an), tous deux et leur enfant regagneront la Russie en 1874. Jaclard enseigne le français, publie une chrestomathie française pour les écoles. En 1887, à la suite de l'attentat du 1^{er} mars contre Alexandre III, il est déclaré *persona non grata* en Russie. Anna, malade, l'accompagne à Paris où elle mourra des suites d'une opération. Jaclard deviendra secrétaire de rédaction de *La Justice* dirigée par Clemenceau. Elisabeth Dmitrieff suivra un mari escroc en Sibérie...

Sophie, quant à elle, rentra en Russie en 1874 avec son doctorat en poche, comme la narratrice du roman, et avec son mari qui avait obtenu en 1872 son doctorat en paléontologie à Iéna. En 1875, elle lui propose d'en finir avec la fiction de leur étrange union : « Il y consentit ; sa complaisance était inépuisable. L'essai fut loyal des deux parts, ainsi qu'il convenait entre honnêtes gens, et malheureux des deux parts. Il était trop tard. La naissance d'un enfant ne put effacer le passé. On ne s'exerce pas impunément pendant des années aux situations fausses et aux sentiments faux¹. » Une fille, Sophie (qui deviendra aussi mathématicienne), naquit en 1878, et sera la plupart du temps laissée à la garde d'autrui. Faute de pouvoir obtenir un poste dans l'enseignement supérieur (fermé aux femmes), Sophie Kovalevskaïa se plonge, comme la narratrice de son roman, dans la vie de la société pétersbourgeoise, donne des critiques de théâtre et des articles scientifiques au journal *Novoe vremia* (*Temps nouveaux*) d'A. Souvorine, qui n'était pas encore conservateur. Elle fréquente des savants (D. Mendeleev, I. Setchenov), des écrivains (Tourgueniev, Dostoïevski). Son père, rapporte Leffler, « supporte avec une extrême tolérance les discours subversifs de son gendre communard et les principes matérialistes de son gendre savant ». Celui-ci enseigne à partir de 1881 la géologie à l'université de Moscou, mais se lance aussi avec sa femme, que « sa nature imaginative et passionnée portait à vouloir tout posséder, tout éprouver » (Leffler), dans des opérations immobilières (maisons de rapport, bains, journal) et commerciales (raffinerie de pétrole) qui le ruinent. Il se suicide au chloroforme en 1883².

1. Arvède Barine, « La rançon de la gloire. Sophie Kovalevsky », *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1894, p. 375.

2. Ses *Œuvres complètes* (en français, allemand et anglais) ont été éditées à New York en 1980. Vladimir Kovalevski est le fondateur de la paléontologie évolutive, tandis que son frère aîné, Alexandre (1840-

Sophie s'était remise aux mathématiques en 1880 en présentant une brillante communication sur les intégrales abéliennes au Congrès international des Naturalistes à Saint-Petersbourg. Le mathématicien suédois Gösta Mittag-Leffler l'avait remarquée¹ et, en 1884, en tant que recteur de l'université de Stockholm, il lui offre une chaire de professeur de mathématiques, la première au monde qu'une femme ait occupée²: « Une monstruosité telle qu'un professeur de mathématiques féminin est fâcheuse, inutile et désagréable », estimera August Strindberg dans un journal suédois (Leffler). Dès sa deuxième année d'enseignement, Sophie faisait ses cours en suédois, ainsi qu'elle s'y était engagée.

La sœur de Mittag-Leffler, Anne-Charlotte, écrivain connu qui deviendra l'amie et la biographe de Sophie, donne d'elle ce portrait :

1901), est le fondateur de l'embryologie évolutive (voir articles in *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, éd. P. Tort, Paris, Presses Universitaires de France, 1996).

1. « Ce que j'ai trouvé le plus intéressant à Pétersbourg [au Congrès], ce fut de rencontrer S. Kovalevskaïa. C'est une femme fascinante. Elle est belle et, quand elle parle, une expression de féminité, de douceur et de rare intelligence illumine son visage. Ses façons sont simples et naturelles, sans la moindre trace de pédantisme ou de prétention. À tous égards, c'est une "femme du monde" accomplie. Comme savant, elle se caractérise par la clarté et la précision extraordinaires avec lesquelles elle s'exprime... Je comprends parfaitement pourquoi Weierstrass la considère comme la plus douée de ses élèves. » (J. Détraz, *op. cit.*, p. 14-15.)

2. « Il fallut attendre 1908 pour qu'une autre femme, Marie Curie, soit nommée professeur dans une université, 1933 pour qu'Emmy Noether soit professeur de mathématiques aux États-Unis et 1938 pour qu'une femme soit nommée professeur de mathématiques dans une université française. » (J. Détraz, *op. cit.*, p. 23.)

« Elle était debout à la fenêtre de la bibliothèque quand j'entrai, et feuilletait un livre. Avant même qu'elle vînt à moi, j'avais remarqué un profil sévère et accentué, des cheveux châtain foncé négligemment relevés en une natte, une taille mince, d'une souplesse élégante, mais en disproportion avec la tête. La bouche était grande, d'un dessin irrégulier, mais pleine d'expression ; les lèvres fortes et fraîches, les mains petites et fines comme celles d'un enfant, un peu déformées cependant par des veines trop saillantes. Mais les yeux ! C'étaient eux qui donnaient à cette physionomie le caractère de haute intelligence si frappant pour chacun. De couleur indécise, changeant du gris au vert et au brun, grands, brillants et à fleur de tête, ils regardaient avec une intensité qui semblait pénétrer jusqu'au fond de l'âme. »

En 1886, l'Académie des sciences française proposa pour le prix Bordin de « perfectionner en un point important la théorie de la rotation d'un corps solide autour d'un point fixe ». Sous la devise « Dis ce que tu sais, fais ce que dois, advienne que pourra », Sophie présenta un mémoire qui remportera en 1888 ce prix (porté à 5 000 francs en raison des qualités exceptionnelles de son travail). Deuxième femme (après Sophie Germain) à recevoir cette prestigieuse distinction scientifique, elle connut une célébrité mondiale¹. En 1889, elle est élue membre correspondant de l'Académie des sciences russe : c'est encore une première pour une femme.

Ni la gloire ni la science, cependant, ne lui apportent le bonheur, qu'elle cherche désespérément. « Pour son malheur,

1. Un prix « Sofia Kovalevskaïa » a été créé en 2001 par la Fondation Alexander von Humboldt. Doté de 21,5 millions d'euros, il a été distribué en janvier 2002 à vingt-neuf jeunes scientifiques.

elle ne pouvait être longtemps satisfaite ni à Stockholm ni ailleurs ; la vie devait lui fournir sans cesse des événements dramatiques, des raffinements intellectuels nouveaux, et la grise monotonie de l'existence quotidienne lui semblait haïssable ; tout ce qui rentrait dans le cadre des vertus «bourgeoises» lui faisait horreur» (Leffler). Elle s'éprend d'un cousin éloigné de son mari, Maxime Maximovitch Kovalewsky, historien du droit et sociologue, professeur à l'université de Moscou de 1877 à 1887. Suspendu en 1887 à cause de ses idées libérales, Maxime avait été invité à enseigner à Stockholm, Oxford et Paris¹. Sophie l'avait rencontré à Paris en 1882 chez P. Lavrov, théoricien du socialisme non marxiste, qui honorera la mémoire de cette « femme russe évoluée » dans un discours devant les émigrées russes de Paris (publié à Genève en 1891). Mais Kovalewsky hésite devant la nature jalouse et tyrannique de Sophie, qui, de son côté, ne veut pas sacrifier sa carrière scientifique. Leffler parle d'une lutte exténuante entre les deux tendances profondes de Sophie, « celle d'accomplir une grande œuvre intellectuelle et celle de s'absorber complètement dans un sentiment nouveau et puissant ». Le drame, en partie autobiographique, qu'elle compose en 1887 avec Anne-Charlotte Leffler (qui l'écrit en suédois), *La Lutte pour le bonheur: deux drames parallèles* (« Comment ce fut, et comment cela aurait pu être »), reflète cette impossible quête du bonheur personnel. C'est une application du théorème de Poincaré sur les courbes définies par

1. Maxime Maximovitch Kovalewsky (1851-1916) appartient à une lignée descendant de cosaques de l'Ukraine, qui a donné à la Russie nombre de savants et d'hommes d'État. Maxime Kovalewsky est l'auteur de plusieurs ouvrages en français publiés à Paris, parmi lesquels : *Le Régime économique de la Russie* (1898), *Institutions politiques de la Russie* (1903), *La Crise russe. Notes et impressions d'un témoin* (1906), *La Russie sociale* (1914). À Paris, au xx^e siècle, les Kovalewsky s'illustreront comme musicien, astronome, historien, prêtres, professeurs.

des équations différentielles : il suffit que les variables (les choix de l'homme) changent pour que le résultat soit inversé. Dans la variante positive, Sophie décrivait une sorte de paradis socialiste utopique. La variante négative correspond à son expérience : « Victime de son temps peut-être autant que d'elle-même, elle reste la martyre – à tous les sens du mot – d'une crise aiguë de la conscience féminine ¹. » La biographe américaine de Sophie, Ann Koblitz, réfute cependant cette vision « antiféministe » d'une femme déchirée entre différentes aspirations, propagée par Leffler et d'autres : Sophie était pleine de projets, elle avait l'intention de se marier au printemps 1891, quand elle mourut le 10 février des complications d'une pneumonie. Un ministre russe déclara : « On a beaucoup trop entendu parler de cette femme qui, en dernière analyse, n'était qu'une nihiliste ². »

Une nihiliste parut après la mort de son auteur, en 1892 à Stockholm, en suédois (sous le titre *La famille Vorontzoff*), et en russe à l'Imprimerie russe libre de Genève, où le roman fut réédité en 1895 et en 1899 par l'éditeur des révolutionnaires russes M. K. Elpidine. Le roman avait été écrit en russe en 1890, avec des passages en suédois et en français, langue étrangère que Sophie possédait le mieux. Une introduction anonyme, due à Maxime M. Kovalevsky, précisait que l'auteur, prévoyant des difficultés avec la censure russe, aurait voulu publier son roman à l'étranger et était entrée en contact avec des éditeurs français et anglais. Sophie ne

1. Claude-Edmonde Magny, « Sophie Kovalevsky », in *Les Femmes célèbres*, Paris, Éditions L. Mazenod, t. II, 1961, p. 19 (avec un grand portrait de S. K.). Arvède Barine conclut sa biographie de Sophie Kovalevskaja par cette phrase de Mme de Staël : « La gloire, pour une femme, n'est jamais que le deuil éclatant du bonheur » (art. cité, p. 382).

2. Cité in J. Détraz, *op. cit.*, p. 23.

put mettre la dernière main à son texte, qui existe en deux versions manuscrites (dans l'une d'elles, la narratrice figure à la troisième personne, sous le nom de Tatiana Ivanovna Raevskaïa). C'est son amie Charlotte Leffler qui fusionna les deux versions en une seule. Il n'existe pas d'édition critique du roman, toutes les rééditions (et notre traduction) étant basées sur l'édition de Genève. Ce n'est qu'en 1906 que le roman put enfin paraître à Moscou, mais la traduction allemande, déjà interdite en 1896, fit encore l'objet d'une interdiction en 1915¹.

Dans la première édition, le nom de l'auteur et le titre étaient indiqués en russe et en français : *Sophie Kovalevskaïa. Une nihiliste*². Étant donné la place que la France tient dans sa vie, nous conservons la francisation du prénom, mais pas celle du nom (Sophie de Kovalevski, ou Sophie Kovalewsky) que l'on trouve sur ses travaux scientifiques (tous écrits en français, en allemand ou en suédois).

À l'exception d'*Une nihiliste*, les autres œuvres littéraires de Sophie furent publiées à Saint-Pétersbourg en 1893 : outre ses *Souvenirs d'enfance*, on trouve des souvenirs sur George Eliot, des reportages sur les hôpitaux de la Salpêtrière et de la Charité (1888), des impressions sur la Suède et des

1. Le censeur trouva que «le roman dépeint à maints endroits sous des couleurs effrayantes le sort des criminels politiques et la cruauté de notre gouvernement à leur égard, et surtout manifeste de la sympathie pour le mouvement nihiliste des années 1860-1870» (S. V. Kovalevskaïa, *Vospominaniia. Povesti [Souvenirs. Nouvelles]*, Nauka [Literaturnye pamjatniki], Moscou, 1974, p. 520).

2. Une traduction française a été publiée de janvier à avril 1893 dans *La Société nouvelle*, revue d'inspiration anarchiste dirigée par Gustave Kahn. Elle est due à Nadine Kontchewski (1856-1930?), fille adoptive de Léon Metchnikoff, géographe et anarchiste comme Élisée Reclus, dont il fut le collaborateur (note de 2015). Une traduction américaine a récemment paru (S. Kovalevskaïa, *Nihilist Girl*, traduit et préfacé par Natasha Kolchevska et Mary Zirin, New York, MLA, 2001).

ébauches de nouvelles. Sophie a aussi écrit quelques poésies, où dominent les thèmes de la mort, du sacrifice, de l'amour malheureux, de l'émancipation féminine.

En comparaison d'une existence flamboyante, son petit roman posthume pourrait sembler pâle : pas de mariage fictif, pas de gloire, simplement le lent éveil d'un esprit et d'un cœur à l'amour humain et à l'amour du prochain. Mais ne nous y trompons pas. La réussite d'*Une nihiliste* tient au mélange harmonieux d'un roman sociopolitique et d'un roman psychologique. Le premier, qui encadre le second, évoque en quelques phrases ou scènes, avec une ironie légère plus efficace que l'invective pour mettre à nu les faiblesses humaines ou les tares du système, tout l'arrière-plan social et politique des années 1860-1870 (l'événement extraordinaire que fut la lecture dans les églises du manifeste d'émancipation de 1861, les domaines des nobles qui périclitent, la « marche au peuple » de 1873-1874, l'impact des procès politiques des années 1877-1878, etc.). Mieux que de gros ouvrages didactiques, le roman montre les raisons de la marche inexorable de la Russie vers une révolution qui dévorera ses enfants, à partir d'une soif de justice et de sacrifice. Pourtant, en faisant de l'utilité à la « cause » le critère éthique suprême, en subvertissant le christianisme, réduit au temporel, on comprend que le nihilisme ouvre sans s'en douter la porte au dogmatisme meurtrier. *Une nihiliste* est l'enfance, encore pleine d'idéaux et d'illusions, du mouvement démocratique russe, avec ce mélange caractéristique de révolte anarchique, de féminisme et d'héroïsme, cette aspiration à l'unité, à l'intégrité de la pensée et de l'action qui semble avoir été, par-delà l'aventure de Vera, l'idéal de Sophie.

Le roman d'amour qui occupe les chapitres centraux témoigne d'une sensibilité psychologique qui ne peut qu'avoir

été vécue et que traduit une « écriture féminine » attachée à transcrire les plus subtiles manifestations physiques des différentes phases du sentiment amoureux et de la passion. L'écllosion concomitante du printemps, décrite en termes érotiques et darwiniens, confère à la nature une dimension symbolique que l'on retrouve dans des détails comme le ruisseau que Vera aide Vassiltsev à franchir.

Enfin, la construction du roman (le roman de formation enchâssé dans le présent de la narration, le dénouement inattendu), les changements fréquents de point de vue (la narratrice, Vera), le jeu des discours (direct, indirect, indirect libre) et des temps verbaux, un humour et une ironie légers – tout cela fait d'*Une nihiliste* une œuvre de qualité, embrassant dans un remarquable raccourci une tranche d'histoire de la Russie et l'histoire d'une âme.

Dans une de ses « Poésies en prose » (*Le Seuil*, 1878), Tourgueniev mettait en scène une « jeune fille russe » prête au sacrifice (le modèle est Vera Zassoulitch), décidée à affronter « le froid, la faim, la haine, la raillerie, le mépris, l'offense, la prison, la maladie, la mort même ».

« Imbécile ! grinça quelqu'un derrière elle. – Sainte ! répondit une voix. »

MICHEL NIQUEUX